

LE CHANT DE L'ÂME



Lise Blanc

# Le chant de l'âme

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-424-2826-6

© Lise Blanc

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.  
L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

*On est des putains de chats, Lise...  
On rebondit toujours sur nos pattes!*

Jonas Maret

À ma mère,  
À Serge Bonvin,  
Qui guident chacun de mes pas ici-bas.

*Parce qu'au bout du compte, tu ne te souviendras pas du temps passé au bureau ou à tondre la pelouse. Va grimper cette foutue montagne.*

Jack Kerouac

J'ai toujours cru qu'un shoot d'héroïne bien dosé serait le meilleur moyen de quitter ce bas monde. À l'heure où mes copines de classe jouaient encore à la Barbie, moi, je passais la plupart de mes nuits à coucher sur papier mon mal-être intérieur.

Écrire, car je n'avais pas appris à parler. Écrire, car mes feuilles blanches étaient mes seules confidentes. Écrire pour ne pas sombrer. Écrire pour enfin poser des mots sur mes maux et garder la tête hors de l'eau.

Mon seul moyen d'expression résidait au creux de mon silence glacial et malaisant.

Dans les profondeurs de la nuit, la lune était la gardienne de mes pensées et de mes tourments. C'était ma seule confidente. Elle ne se lassait pas de mon regard contemplateur, ni de mes peines, ni de mes pleurs, ni de mes prières envolées à son égard.

La douceur et le calme de la nuit m'ont toujours été préférables aux tumultes diurnes.

Avec du recul, je peux dire que j'ai eu une enfance heureuse malgré tout. J'étais baignée dans un cocon d'amour et de sécurité. Petite, j'étais rêveuse, mais lucide. J'avais l'esprit vif. C'est toujours le cas aujourd'hui. J'ai grandi en Valais, en plein cœur des Alpes suisses, dans un petit village de montagne. Mon frère Paul et moi n'avons jamais manqué de rien. Élevés en plein air, on faisait du ski l'hiver et de la randonnée l'été. Gamine, j'avais deux meilleures amies qui portaient le même prénom. Avec l'une, nous passions nos week-ends à courir dans les prés et à galoper dans les champs, nous prenant pour des personnages du *Seigneur des anneaux*, films dont nous étions absolument fans. Avec l'autre, nous passions notre temps libre à créer des chorégraphies et à chanter des chansons de Shakira ou de Céline Dion. Nos performances n'avaient rien d'ingénieux, mais c'était non sans une grande fierté que nous présentions le fruit de notre travail à nos parents lorsque ceux-ci venaient nous récupérer en fin de journée. Je garde un regard doux et bienheureux de ces moments de plaisir simples et intenses que seuls les enfants semblent savoir savourer pleinement.

Gaby, ma mère, a toujours été très présente et à l'écoute. Elle nous aimait, mon frère et moi, comme personne d'autre n'aurait pu le faire. Elle voyait au travers du regard de ses enfants l'espoir d'un futur juste et avait une confiance infinie envers la vie et ses lois. Si vous lui aviez demandé quelle était la consécration de sa vie, elle vous aurait répondu sans une once d'hésitation : « Mes enfants. » Elle nous consacrait tout son amour, son temps, sa bienveillance et nous chérissait grandement, sans nous étouffer pour autant. Selon elle, le rôle des géniteurs était d'élever les enfants, et non de les éduquer. Les parents grandissaient en même temps que les enfants, et c'étaient ces derniers qui jouaient le rôle de maîtres, et non l'inverse. « Les enfants sont les guides des parents » aurait été un proverbe tiré de sa tendresse. Dans la bienveillance et le respect le plus total, elle nous a élevés avec un amour profond et inconditionnel, tout en mettant le holà lorsqu'il le fallait.

Daniel, mon père, lui, brillait par son absence et nous aimait, comme nous l'a toujours dit maman, «à sa manière». Une bien jolie façon de nous rappeler, à Paul et à moi, que ses sentiments étaient présents, même si lui ne l'était pas vraiment, même si les copains et la montagne passaient avant nous.

Né dans les Alpes et habitué à une enfance «à la dure», Daniel a toujours grimpé les montagnes et chéri l'air pur qui les enveloppe.

Il escaladait dur et fort, au même titre que sa passion pour le sport de manière générale l'a conduit à emporter le titre de champion suisse de boxe anglaise, et à faire partie de l'élite suisse de ski de fond dans ses jeunes années. Je décrirais mon père de la même manière que je décrirais les montagnes qu'il ascensionne : fort, présent, ancré, stable et robuste. Intemporel aux oscillations extérieures, dans l'acceptation totale de la majorité des événements que la vie met en travers de son chemin. Son côté anticonformiste me plaît beaucoup. J'ai moi-même très souvent une profonde envie d'envoyer chier la terre entière.

Je l'ai toujours entendu dire que le monde était gouverné par une «équipe d'abrutis» et que l'on était de toute façon «acculés dans un système de merde, oppressant et mal foutu». À bas le système bancaire, les impôts et les avocats corrompus!

Maintenant, je n'ai plus de doute sur l'amour qu'il me porte. Les voyages et le temps m'ont appris que l'Amour avec un grand A n'a ni frontières, ni âges, ni limites. L'Amour a le pouvoir de tout transcender : les peurs, la distance, et même les abysses mortels.

La manière que mon père a d'aimer n'est ni meilleure ni pire qu'une autre et est tout autant légitime que n'importe quelle autre façon d'aimer. Et puis elle est unique, parce que c'est la sienne. Et moi,

j'aime bien tout ce qui est unique et original, alors ça me convient bien, finalement. On parle de sport, maintenant que je m'y suis mise. De bobos et de douleur, lorsque celle-ci apparaît dans une activité sportive. On parle rarement de la mort et beaucoup de la vie. Lorsque je suis loin de lui et que l'on s'appelle, on a des sujets de conversation riches et profonds. De ceux que l'on n'aurait peut-être pas forcément si l'on était assis l'un en face de l'autre. De ceux qui sont créés par la distance et les années qui passent sans que l'on partage autre chose que des bavardages téléphoniques suspendus entre deux décalages horaires.

C'est un boxeur dans l'âme. Le genre de mec qui démarre au quart de tour, impatient et impulsif. Un cartésien qui a les pieds bien sur terre et rarement la tête dans les étoiles. Il sait ce qu'il veut et où il va. C'est un homme réaliste et plutôt fataliste. Il a un tempérament de feu, mêlé à une force tranquille. Pour tempérer sa force et sa puissance, la nature l'a doté d'une grande capacité d'écoute et d'une profonde sensibilité. Il a toujours les réponses et les mots justes lorsque mes épaules – pourtant solides – ont besoin d'être délestées de leur poids. C'est le premier à ne jurer que par la liberté et l'écoute attentive de soi-même, dans le respect de son corps. Un beau mélange qui équilibre bien les pôles de sa personnalité.

Mon père, c'est un marginal à sa manière. Il apprécie la solitude et a du plaisir à se retrouver seul avec lui-même au milieu de la nature. Il aurait pu être vacher et vivre à l'alpage toute l'année, que ça ne le lui aurait pas déplu.

«Vivre heureux, c'est souvent vivre seul.» Renaud

«Pour vivre heureux, vivons cachés.» Sarah Marquis

«Pour vivre heureux, vivons reclus!» Lise Blanc

En décrivant mon géniteur, j'ai la forte sensation de me décrire moi-même.

Bel homme, à bientôt soixante-huit ans, il a une forme olympique inégalable. La preuve : je m'essouffle avant même d'essayer de le suivre dans ses activités. Même une chose aussi simple que la marche est synonyme de « petit rythme de course à pied ». Si vous le voyez un jour marcher avec une jeune femme qui court derrière lui en essayant de le suivre, c'est moi !

J'ai hérité de lui sa tronche, sa hargne, sa rébellion et sa soif de découverte. Et aussi le besoin de « fouiner dans des endroits pas possibles à des heures pas possibles ».

Je m'explique.

À l'âge de dix-huit ans, alors que je me trouvais au Canada depuis trois jours à peine, on m'a déconseillé de me pavaner à East Hasting street, la rue la plus craignos de tout le pays. C'est bien connu, les gosses comme moi, dès qu'on leur interdit des trucs, ils vont le faire avec une excitation désarmante. La personne qui m'a déconseillé d'y aller n'avait pas fini sa phrase que je me trouvais déjà dans le métro, fonçant tout droit en direction du quartier interdit.

Le lendemain, j'ai appelé mon père et lui ai confié : « J'ai eu du plaisir à aller voir la merde et la réalité des choses, et pas seulement le tout beau tout rose qu'on nous vend dans les magazines de voyage... ça m'a mis une claque, et ça m'a fait du bien. » Et à lui de me répondre : « Ah, ça... moi aussi, ma fille ! Tiens, ça me rappelle une fois à Tijuana, j'étais allé faire un tour la nuit, juste pour voir comment ça se passait vraiment ! J'aime bien aller fouiner dans des endroits pas possibles à des heures pas possibles... »

Je lui répondis, un énorme sourire plaqué sur le visage, qu'il y a des gènes qui ne trompent pas... Je suis bel et bien la fille de mon père.

C'est également de lui que je tiens cette envie de vagabonder et d'explorer le monde. Papa l'a fait alors que très peu de gens le faisaient à l'époque. Il a quitté le cocon familial et a commencé à travailler à la poste à l'âge de seize ans. Il y est resté plus de quarante ans en tant que facteur. Il a toujours économisé minutieusement sou après sou dans le but de se payer des billets d'avion qui, à l'époque, étaient hors de prix. C'est en faisant de la sorte qu'il a pu explorer les États-Unis, le Brésil, le Mexique, le Guatemala, le Pérou, l'Équateur, Bali, et même la Thaïlande, à une époque où les cartes de crédit ne remplaçaient pas encore les voyageurs chèque et où l'île de Koh Samui était préservée des masses touristiques, dénuée de tout complexe hôtelier. «Il n'y avait que quelques cahutes, à l'époque, à Koh Samui», m'explique-t-il lorsqu'il évoque son voyage.

De nos jours, Koh Samui est une des stations balnéaires les plus touristiques au monde. Un aéroport et des milliers d'hôtels se sont emparés des lieux et pas moins d'une quarantaine de millions de visiteurs foulent son sol chaque année. Si les profanations blasphématoires de cette île pouvaient être entendues, elles auraient de quoi faire pâlir un albinos.

Mon père n'était pas seulement un grand voyageur. C'était aussi un précurseur de parapente et de deltaplane.

Je ne me lasserai jamais d'entendre ses folles histoires d'aventures.

J'aime particulièrement celle où il a survolé le Grand Canyon de nuit en parapente, en espérant de toutes ses tripes ne pas se faire choper par les flics, car une telle infraction aurait pu l'emmener à pourrir au fond d'une cellule dans le pays d'Oncle Sam. «C'était presque du base jump, à l'époque, tellement la finesse des voiles était pourrie! On s'est lancé à 3 heures du mat', à la frontale. Wow!» Ou encore, lorsqu'il me rappelle toutes les fois où il a dû se faire

rapatrier en Suisse, notamment à cause d'un œdème pulmonaire lors de l'ascension du Cho Oyu en Himalaya, ou lorsqu'il s'était fait renverser par une voiture au Maroc, passant ainsi plusieurs jours à résister face à des médecins qui hésitaient à amputer sa jambe ouverte ou non.

S'il m'est possible de croire en la réalisation de chacun de mes rêves, c'est grâce à lui. Les efforts, la détermination, et le travail finissent toujours par payer. Toujours aller au bout des choses, ne rien lâcher. Persévérer. Tout ça, c'est lui qui me l'a inculqué.

J'ai appris, au travers du regard qu'il porte sur le monde, qu'il est important de vivre pleinement, sans se poser trop de questions. « Il faut profiter de la vie tant qu'on a les yeux ouverts, ma fille! » me répète-t-il souvent.

J'ai énormément d'admiration et de respect lorsque je parle de lui et évoque ses passions. Il est mon exemple d'ancrage, le masculin qui me fait redescendre sur terre lorsque j'en ai besoin et celui qui trouve les mots justes lorsqu'il le faut. Il ne me fait pas et ne me fera jamais culpabiliser d'être au bout du monde pendant plusieurs mois ou plusieurs années. Tout comme ma mère, il a une grande confiance en la vie, en mon frère et en moi-même. Ce n'est pas le plus spirituel des hommes que je connaisse, mais j'ai malgré tout parfois l'impression de m'entretenir avec Bouddha. Si je dis ça, c'est parce qu'il a toujours ces phrases qui pourraient sortir de la bouche d'un sage: « Chaque jour est un grand jour », « Demain est un autre jour », « La vie, c'est comme un fil sur lequel tu tiens en équilibre, des fois tu balances un peu plus à gauche, des fois un peu plus à droite, mais il est important de maintenir l'équilibre », « Une chose après l'autre », « La vie, c'est maintenant. Point », « Vis tes rêves, ma fille, ne rêve pas ta vie ».

Si aujourd'hui, je l'admire pour ses exploits, son courage, ses expériences de vie exceptionnelles, et que je l'accepte pleinement dans toute sa personne, cela n'a pas toujours été le cas. Et de loin.

Lorsque j'étais gamine, j'avais l'impression que mon père était marié à la montagne avant d'être marié à ma mère. Il ne portait pas de bague au doigt. «Parce que les bijoux et le rocher, ça fait pas bon ménage.» Sa famille, c'était ses amis, «les copains d'abord». Les parois enneigées et calcaires l'ont vu plus que nous, c'est certain. À la maison, les conversations tournaient la plus grande majorité du temps autour du sport et des gens avec qui il pratiquait ses mille et une activités. Pour moi, qui étais à des années-lumière de voir une quelconque utilité à se faire du mal en transpirant, je n'étais ni apte à partager ses passions et encore moins à les comprendre. Une Voie lactée multipliée par des millions de galaxies nous séparait.

Il partait plusieurs semaines par année en vacances avec ses potes, laissant ma mère seule avec mon frère et moi durant ce laps de temps. Vous ai-je dit que mon frère était hyperactif? Pas facile pour une maman seule avec deux enfants... Fort heureusement, j'étais encore trop petite pour être parfaitement révoltée. J'ai épargné à ma mère la tâche d'avoir deux gosses indomptables à gérer lors de ses absences prolongées.

Lorsque la porte se refermait derrière lui, maman pleurait et déversait toutes les larmes de son corps.

J'ai souvent douté de son amour pour nous. S'il nous aimait vraiment, il serait là, non? Il fut un temps où je me demandais pourquoi il avait eu des enfants, lui qui a si soif de liberté et qui est si indépendant. Moi, qui lui ressemble tellement, je doute fortement en avoir un jour.

Ma mère a toujours insisté sur le fait que notre père nous aimait «à sa manière.» Elle nous rappelait sans cesse que dans la vie on a qu'une maman et qu'un papa, et qu'il est primordial d'accepter les manières de fonctionner de chacun, dans le respect et le non-jugement. Ma mère était dotée d'une intelligence émotionnelle rare.

Avec un peu de recul, je pense qu'il n'a jamais vraiment réussi à prendre sa place de père, car maman remplissait tous les rôles. Elle nous a aimés pour deux. Elle nous a consolés pour deux. Elle nous a élevés pour deux. Elle nous a entourés et bercés pour deux. Elle utilisait énormément son énergie masculine. C'était une battante qui ne voulait pas que l'on ressente un quelconque manque. Sauf que le manque était bel et bien présent. L'amour d'une mère, aussi fort et puissant soit-il, ne peut remplacer la présence d'un père. Une mère seule, aussi solide soit-elle, ne peut combler la force d'un homme.

Je n'ai pas le souvenir que papa m'ait un jour initiée à l'une ou l'autre de ses activités sportives. À présent, je m'en mords un peu les doigts. Je crois qu'on a loupé le coche, papa.

Vers l'âge de douze ans, j'ai arrêté de courir dans les prés et j'ai arrêté de danser. L'adolescence remplaça rapidement l'innocence de l'enfance, emportant avec elle mes rires et mon insouciance. Enfant précoce, un vide immense s'enracina au plus profond de moi. La rage et la révolte ont pointé le bout de leur nez au même moment, de manière soudaine et brutale. Du jour au lendemain, l'enfant sage et tranquille que j'étais céda sa place à une préado bouillonnante de rage et de colère. J'étais devenue volcanique: prête à exploser à tout moment.

Il m'aura fallu atteindre l'âge de vingt-six ans, et un retour aux sources après plusieurs années d'absence, pour enfin apprivoiser et

extérioriser ma rage de manière saine et cohérente. Comme quoi, rien n'est jamais trop tard.

Dans les tréfonds de mon âme et dans le silence le plus total, une pénible souffrance m'envahissait. Je souffrais d'avoir une demi-sœur de quinze ans mon aînée, que je ne connaissais pas et que je mourais d'envie de connaître. Je souffrais de cette absence paternelle. Je souffrais de ne pas avoir de réponses à toutes les questions existentielles qui me trottaient dans la tête du soir au matin. Je souffrais de ne pas réussir à m'intégrer à l'école et de ne rien comprendre à ce monde dans lequel – me semblait-il – j'avais été propulsée sans aucune raison. Je souffrais de ne pas savoir m'exprimer et d'avoir sans cesse la crainte du jugement des autres. J'avais peur que ma mère meure, qu'elle m'abandonne. Pour quelle raison ? Je n'en sais rien. Mais c'était là, au plus profond de moi. Au fond de ce petit bout de chou de onze ans et des poussières, qui mesurait à peine 1,50 m. Je n'en pouvais plus que mon frère, hyperactif et en besoin permanent d'attention, prenne toute la place. Je m'étais toujours tue. Je m'étais toujours faite discrète, petite, invisible.

Depuis ma naissance, je ne m'étais jamais exprimée. Je ne voulais surtout pas que ma mère se sente encore plus opprimée que ce qu'elle était et ne voulais pas lui imposer mon déséquilibre intérieur. Sans faire de bruit, j'étouffais mon chagrin dans le silence de la nuit, avec, pour seules confidentes, la lune et mes sempiternelles pages blanches.

Mon mal-être intérieur se traduisait par un besoin de contrôle permanent. J'étais (je suis ?) une hypersensible qui vivait complètement à fleur de peau. J'ai donc coupé ce que j'estimais être la cause de mes souffrances : la relation avec mon ressenti et mes émotions. La relation avec moi-même, donc.

*I don't like the drugs but the drugs like me.*

Marilyn Manson

J'ai commencé à me faire mal physiquement en me mutilant les avant-bras. Anesthésier la douleur intérieure par la douleur extérieure, car celle-ci est tellement plus supportable... À partir de ce moment-là, je suis devenue une handicapée émotionnelle.

Les rêves de poudre et de seringues se sont immiscés au travers de mon subconscient quelques mois plus tard. J'ai le souvenir que je me réveillais parfois en pleine nuit, envahie par un profond sentiment de paix et de quiétude, parce que je venais de rêver que je me mettais de l'héro plein les veines.

La paix était enfin présente. Et qu'est-ce que c'était bon de pouvoir y goûter pleinement! Chaque fois que je sortais de mes songes, je me disais que si le bien-être et la paix intérieure se trouvaient dans un liquide opiacé, eh bien, il en serait ainsi. J'étais certaine qu'un jour, proche ou lointain, je me noierais sous des grammes de cette substance qui scintillait, à mes yeux, plus intensément qu'un diamant.

Si à cette époque l'héro ne courait les rues que dans les tréfonds de mon imagination, les pétards, l'alcool et la clope, eux, furent

beaucoup plus accessibles. Je me rappelle encore parfaitement la première fois où j'ai tiré sur un joint.

J'étais en ville, dans un squat crado, avec des gens crados, qui avaient, pour la majorité d'entre eux, une bonne dizaine d'années de plus que moi. À travers mes fréquentations, je me sentais adulte, grande, mature, libre et accomplie. Je cherchais en vain une place, un groupe avec lequel m'identifier, en sachant pertinemment que cela ne me correspondait pas. Malgré tous mes efforts, je n'ai jamais réussi et ne réussirai jamais à me fondre dans la masse. Celle-ci ne désire pas s'encombrer de personnes comme moi. Tant pis pour elle!

Je faisais la maline parce que j'étais une mini métalleuse/anarchiste qui traînait avec des nazis tatoués et des gens plus âgés. Alors qu'en fait, je n'étais qu'une préado en manque affectif qui allait foncer droit dans le mur si elle continuait comme ça.

Ce jour-là, dans le squat, j'avais ma dégaine habituelle de métalleuse à laquelle je tenais comme à la prune de mes yeux. Mes cheveux longs, fraîchement teints en noir, étaient impeccablement lissés. Mes yeux étaient lourdement crayonnés de noir. Mon pantalon neuf, orné de boucles et de chaînes de métal, me taillait à la perfection. Ma paire de Dr. Martens me faisait mal aux pieds parce que le cuir n'était pas encore fait. Elles étaient neuves, et ma mère ne m'avait pas fait d'histoires pour me les acheter. Il m'arrive de les porter encore aujourd'hui. Un top décolleté sans trop en faire, un bracelet et un collier à clous complétaient cette tenue sacrée.

J'ai tiré une bouffée sur le pétard que l'on m'a fait tourner, avant de le passer à un autre. Puis une deuxième, puis une troisième quand soudainement, mes oreilles se sont mises à bourdonner et à siffler.